ALEXANDRE III, EMPEREUR DE RUSSIE, DÉCÉDÉ

DE LA COUPE AUX LÈVRES

Un matin, chevauchant dans les parages de l'Opéra, je m'étais arrêté devant un magasin de curiosités et d'objets d'art, et je passais en revue les raretés de l'étalage, dont la plupart étaient pour moi de vieilles connaissances.

J'allais me retirer, quand la porte du magasin s'ouvrit, et je vis sortir qui ? mon ami Octave Dacrozel, que je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer depuis plusieurs mois.

M'ayant aperçu, Octave vint à moi. Il semblait vivement contrarié, et je sentis trembler la main qu'il me tendait.

—Que t'est-il arrivé ? lui demandai-je. Tu as l'air tout troublé.

—Ah ! les femmes, gronda-t-il, se parlant plutôt que répondant à ma question. Fiez-vous donc à leurs serments ! Non, c'est à se briser la tête.

—Tu ne feras pas cela, dis-je, en passant mon bras sous le sien. Et, d'abord, pour t'empêcher, je m'attache à toi comme ton ombre.

—Si tu savais, continua le pauvre garçon. Il n'y a pourtant que cinq ans de cela ! J'aimais. Oui, j'aimais de toute la force d'un premier amour. J'avais rencontré aux Batignolles, où elle vivait avec sa mère, une jeune fille qui, pour ne pas la quitter, car l'excellente femme ne possédait plus qu'elle au monde, avait jusque-là repoussé toutes les propositions de mariage. Ai-je besoin de te dire que Louise Audry était jolie autant que bonne ? Le cœur, tu le sais, se plaît à parer l'adorée de tous les charmes, de toutes les grâces. J'eus l'heureuse chance de ne pas déplaire à Louise, et bientôt nous formâmes le doux projet d'unir nos destinées. Deux ou trois mois à attendre, et ce devait être chose faite.

Des circonstances inattendues en décidèrent autrement. Forcé d'entreprendre un lointain voyage, dont il était impossible de préciser le terme, je dus ajourner à mon retour le bonheur en trevu. A mes regrets, l'heure des adieux venue, Louise répondit par la promesse de m'attendre aussi longtemps qu'il le faudrait.

Comme gage de ma tendre affection, je la priai d'accepter une ravissante coupe en vieux sèvres qui me venait de ma grand'mère et à laquelle je tenais comme à la prunelle de mes yeux. Ravie de posséder un objet qui à tout moment lui parlerait de moi, Louise me jura que, quoi qu'il pût advenir, elle ne s'en séparerait jamais. Le soir même, je partais, confiant et plein d'espoir.

Après quatre années passées, comme tu le sais, au centre de l'Afrique, exilé du monde en quelque sorte, ne recevant aucunes nouvelles et n'en pouvant donner moi-même, après avoir mené à bonne fin l'exploration de contrées inconnues jusque-là, je rentrais en France.

A peine arrivé à Paris, je courus chez Louise, à qui j'avais télégraphié de Marseille ; mais, hélas ! une cruelle déception m'attendait. La maison qu'elle habitait avait été emportée par le percement d'une rue nouvelle. Personne ne savait où sa mère et elle étaient allées se fixer, et toutes mes recherches pour les découvrir demeurèrent infructueuses.

Et des mois se sont écoulés sans apporter aucun changement à ma triste situation.

Or, ce matin, en quête d'un cadeau pour ma sœur dont c'est après-demain la fête, le hasard me fait entrer dans le magasin de curiosités devant lequel nous nous sommes rencontrés.

J'examine d'abord les bibelots de toute sorte exposés dans la montre : des bijoux anciens, des émaux, des ivoires, des faïences, de coquettes miniatures, des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie. Puis le commis me met en main de gentilles figurines de Saxe, recommande à mon attention des vases de Chine, des bronzes du Japon, des meubles de style.

Tout en marchandant, je vais et viens dans le magasin, promenant mes regards de part et d'autre, furetant de ci, de là, pour trouver quelque chose qui sorte de l'ordinaire. J'arrive ainsi devant une vitrine fermée, près de laquelle est assise une jeune fille occupée à broder, et, à la hauteur de mes yeux, qu'aperçois-je soudain à travers la glace ? La coupe de vieux Sèvres que j'avais donnée à Louise ! Oui, cette coupe dans laquelle d'autres pouvaient ne voir qu'un joli vide-poche, mais qui avait pour moi une signification particulière.

D'abord, je voulus douter. Mais non, je ne pouvais m'y tromper, car j'en savais par cœur les moindres détails. C'était elle, la précieuse coupe, avec sa guirlande de fleurs finement peintes qui lui faisait à l'extérieur, entre deux filets d'or, une gracieuse couronne où se répétaient, dans une harmonieuse alternance, ici une superbe rose entourée de boutons et de feuillage, là une touffe de mignonnes fleurettes rouges et bleues ; c'était elle, avec les oves en feston qui en doraient le bord à l'intérieur. Et c'était bien aussi la monture artistique que je lui connaissais : sous sa base brillante, un cercle de bronze doré d'un travail exquis, s'appuyant sur trois pieds qui figurent des têtes d'animaux émergeant d'un feuillage ciselé de main de maître.

Comprends-tu ma surprise, faisant bientôt place à l'indignation ? Ce trésor, un lambeau de mon cœur, chez un marchand. Au mépris de son serment, l'oublieuse l'avait vendu ! Oh ! femmes, toutes et toujours pareilles, vous n'êtes qu'inconstance et mensonge !

Comme tu dois le croire, je n'ai eu qu'une pensée : racheter ma pauvre coupe. J'en demandai le prix au commis.

—Ah ! pour les objets précieux qui sont là, monsieur, me répondit il, c'est avec la patronne, Mme Brunand, en ce moment sortie, qu'il faut s'entendre, à moins, que mademoiselle n'ait des instructions.

—Non, dit la jeune fille à la broderie en levant vers moi la tête. Je n'ai même pas le clef de cette vitrine, maman s'étant réservé la vente de ce qu'elle contient. Mais je sais que maman rentrera vers six heures. Si monsieur veut bien repasser.

—C'est entendu, ai-je dit, je reviendrai.

—Eh bien, mon cher Octave, appuyai-je, nous reviendrons tous les deux, puisque je ne te quitte pas.

A six heures, Octave et moi, nous arrivions. Il entra seul, et je l'attendis en me promenant aux abords du magasin. L'attente fut longue : près d'une heure.

L'affaire, sans doute, ne marchait pas comme sur des roulettes.

Enfin, mon ami sortit. Il était radieux.

—Eh bien, demandai-je, tu as ta coupe ?

—Oui.... non.... Je veux dire que je l'ai, sans l'avoir. Ah ! mon cher, je ne sais plus ce que je dis : je suis si troublé, si heureux ! Ah ! vois-tu, les femmes sont des anges. Tu ne comprends pas ?

—Je t'avoue que....

—Figure-toi qu'en arrivant, je suis reçu par la fillette, qui me dit :

—Justement, monsieur, maman vient de rentrer.

Je m'avance vers le fond de la boutique, d'où je vois dans l'ombre une femme venir à moi.

Madame, dis je, j'ai aperçu dans votre vitrine un objet que je serais disposé à acheter.

—Oui, je sais, la coupe de vieux sèvres. Désolée, monsieur, mais cette coupe n'est pas à vendre. Elle n'est ici qu'à titre de dépôt ; une seule personne serait en droit de la réclamer.

—Et qui vous dit, madame, que je ne sois pas cette personne-là ?

A ce moment, le commis allumait le gaz, et nous nous trouvâmes tout à coup en pleine lumière.

—Louise !

—Octave !

Cette reconnaissance inattendue devait amener des explications. Louise me les a franchement données.

Lors de leur déménagement, Mme Audry et sa fille avaient quitté les Batignolles pour descendre dans Paris. Peu de temps après, complètement ruinée tout à coup par une catastrophe financière qui a fait grand bruit, Mme Audry était emportée par la maladie et le chagrin.

Désespérée, sans nouvelles de moi, Louise était à bout de forces et de ressources. Un vieil ami de sa mère, M. Brunand, le marchand de curiosités, fut sa providence. Resté veuf, à plus de soix-